**Extrait 1 de *De Gaieté de cœur***

-Où veux-tu en venir, Joan ?

 -Il y aura toujours des gens racistes, sexistes, pleins de haine pour les lesbiennes, les transgenres, les immigrés, les ceci cela, les pas comme eux. Mais ouvre les yeux, Iléana : le Sud des États-Unis est en train de devenir invivable à nouveau, parce que les fachistes qui ont réussi à mettre un des leurs à la tête du pays grignotent peu à peu du terrain et accumulent les pouvoirs ; bientôt nous allons nous retrouver dans un pays bipolaire où ces connards de réacs réussiront à supprimer toutes les libertés acquises par les femmes et les minorités pendant des décennies. Alors les adeptes du Ku Klux Klan et leurs comparses ultra-religieux lâcheront leurs hordes de barbares qui ne se priveront pas d’aller régler leurs comptes, en toute légalité, à ceux qui ne les suivent pas aveuglément.

 -Tu exagères, comme toujours, essaya de tempérer Iléana. Nous sommes aux États-Unis, tout de même, pas…

 -Dans la Roumanie de Ceausescu ? l’interrompit Joan qui s’échauffait. Nous sommes dans une démocratie, c’est ça ? Une démocratie qui prive de nombreux citoyens de leurs droits de vote, qui tolère des massacres réguliers contre des minorités et même contre des enfants dans des écoles sans lever le petit doigt, qui incarcère en masse les plus démunis, qui utilise sans scrupule la torture pour extorquer des informations à ses « ennemis » ?

 -Qui limite cependant les pouvoirs de celui qui dirige le pays et qui offre à tous un système de justice, donc de défense, contre toute décision arbitraire.

 -Ah oui, il est beau le système de justice américain ! ironisa Joan. Particulièrement pour ceux qui ont la malchance d’avoir la peau foncée et de se retrouver en face d’un policier qui décide de faire joujou avec son pistolet, en sachant qu’il bénéficie d’une impunité totale…

 Iléana soupira.

 -À quoi bon cette discussion ? L’histoire n’avance qu’à petits pas, avec son lot de rechutes. Nous ne pouvons que faire face, et espérer que les choses s’améliorent. Cela demande beaucoup de patience…

 Joan se sentit soudain vidée de toute son énergie.

 -Lily, plaida-t-elle d’une voix lasse, adoptant le surnom que Samy lui avait donné. Déménageons. Ce pays est vaste, et tu trouveras du travail partout où nous irons. Moi aussi, je me débrouillerai. Quel est l’intérêt de rester ici, pour devoir se méfier à chaque instant de ces fous qui s’enhardissent et qui pourraient…

 Elle ne termina pas sa phrase.

 -Joan chérie, répondit Iléana avec émotion, tu es encore sous le choc de ton agression. Hélas, nous ne serons jamais complètement à l’abri nulle part, tu le sais bien…

-Mais il existe beaucoup d’endroits où les gens ont quand même un peu plus de plomb dans le cerveau ! Des endroits où les couples interraciaux n’attirent pas les regards, où les punks, les gothiques, les queers et je ne sais qui passent totalement inaperçus !

 -Bien sûr, mais ce n’est pas dans ces endroits-là que je suis le plus utile, que mon métier prend tout son sens… Ma place est ici, au côté de toutes ces personnes qu’on veut priver de leurs droits fondamentaux.

 -Ta place, ton métier, toi, toujours toi ! s’emporta Joan dans un sursaut de révolte. Et notre vie à nous ? Et notre fille, tu y as pensé ? Et ses droits qui risquent d’être bafoués sous la botte de ces fachos de merde dont l’arrogance n’a pas de limites et qui se croient investis par Dieu du pouvoir de décider de l’existence des femmes ?

 -Mais c’est pour elle, justement, que nous devons rester, insista Iléana avec son calme exaspérant. Devons-nous lui apprendre à fuir devant les obstacles, ou bien à s’opposer avec courage à ceux qui veulent imposer leur volonté au reste du monde ?

 Joan allait rétorquer qu’en matière de fuite, Iléana n’avait de leçon à donner à personne, quand Samy justement débarqua dans le salon, l’air inquiet.

 -Qu’est-ce qui se passe ? demanda-t-elle en dévisageant tour à tour ses deux mamans. Vous n’avez pas l’air dans votre assiette. Vous êtes en train de vous disputer ? C’est à cause de moi ?

 -Mais non, ma chérie, la rassura Iléana. Ce sont des histoires de grandes personnes, sans intérêt pour toi.

 -De grandes personnes qui font ce qu’elles défendent aux enfants de faire, c’est ça ? les taquina Samy. Les prises de bec, c’est ok chez les adultes parce qu’ils discutent de choses importantes que les enfants ne peuvent pas comprendre ?

 Un silence tendu accueillit cette boutade. Joan poussa un grognement et alla s’enfermer dans son bureau sans prononcer un mot. L’adolescente jeta un regard interloqué à sa deuxième maman, mais celle-ci, pour une fois, ne trouva pas les mots qu’il fallait pour expliquer.

**Extrait 2 de *De Gaieté de cœur***

De nombreuses voix se succédèrent, pendant longtemps. Éric n’aurait su dire combien de minutes ou d’heures mais, même s’il ne comprenait pas grand-chose, il était comme les autres tenu en haleine par la retransmission du procès. Ce furent d’abord des voix d’hommes, puis des voix de femmes, puis des voix d’hommes à nouveau. Les voix de femmes semblaient souvent plus humbles, plus apeurées aussi, mais certaines échappaient de temps en temps à la règle : à un moment donné, une voix féminine protesta avec véhémence, suivie d’une voix masculine, menaçante, lui ordonnant sèchement de se taire ; et le petit garçon se souvint de la détermination de sa mère quelques semaines plus tôt face au gros monsieur qui voulait la réduire au silence. Il en ressentit une vague appréhension mais il avait insisté pour être là et il n’était pas question de se plaindre ni de faire demi-tour. Éric perdit peu à peu la notion du temps, maintenu en éveil par les inflexions des voix ainsi que par les émotions qu’elles traduisaient et qu’il percevait plus aisément que les mots, jusqu’à ce qu’une envie pressante le ramène brutalement à la réalité. Il demanda au vieux monsieur de le laisser descendre et tira la veste de sa mère pour attirer son attention :

 « Maman, j’ai besoin de faire pipi !

 Nadine fronça les sourcils.

 -Ce n’est vraiment pas le moment, mon chéri. Retiens-toi ! »

 Saisi par cette absence de compassion à laquelle il ne s’attendait pas, Éric demeura coi. Il était inutile d’expliquer à sa maman qu’il ne s’agissait pas d’un caprice : il sentait qu’elle ne bougerait pas d’un pouce. Peut-être pouvait-il réussir à se faufiler grâce à sa petite taille à travers la masse de plus en plus compacte qui l’entourait et se glisser dans un des commerces voisins pour utiliser discrètement leurs toilettes ? Mais il avait peur de ne pas retrouver sa mère et celle-ci avait été formelle : il ne devait en aucun cas s’éloigner d’elle. Il ne lui restait plus qu’à se résigner à attendre.

 Il leva la tête vers la dame âgée qui avait papoté avec lui plus tôt dans la journée mais cette dernière ne cilla pas, le regard fixé sur les haut-parleurs comme s’il allait en sortir une montagne de bonbons. Le petit garçon sentait la fatigue le gagner et aurait bien voulu partir, maintenant. Mais juste alors qu’un bâillement lui échappait, il sentit un mouvement inhabituel dans la foule.

 Un homme prit d’abord la parole, suivi d’un autre qui fit un très long discours. Puis une voix de femme, mélodieuse et résolue, retentit dans un silence impressionnant ; fasciné malgré lui, Éric suivit l’évolution de cette voix qui, telle une tourterelle, s’envolait tantôt dans les aigus, redescendait tantôt vers des notes plus graves, et il comprit, au-delà des mots, que se jouait dans ce monologue passionné l’avenir de toutes les femmes de ce pays pour les décennies à venir. Enfin la voix se tut, et un soupir s’échappa de toutes les bouches.

 « Elle a complètement raison, opina la dame âgée qui se tenait toujours, droite comme un i, à côté d’eux. Respecter la vie, c’est d’abord respecter ceux qui la donnent. Et la donner, c’est un acte d’amour et de responsabilité. »

**Extrait 3 de *De Gaieté de cœur***

Plongée dans un dossier épineux – pour une fois qu’on la laissait travailler sur quelque chose d’un peu plus exigeant que d’ordinaire – elle n’entendit le bruit de plus en plus impatient de la sonnette qu’au bout de la troisième fois. Jetant un coup d’œil par la fenêtre, elle aperçut la camionnette stationnée dans la rue et se souvint brusquement de sa commande. Le livreur la salua d’un air pressé. C’était un Asiatique, élancé, la trentaine environ ; elle le dévisagea un instant, plutôt habituée aux Latinos petits et trapus qui lui apportaient généralement son repas. Un Chinois sans doute, avec une touche d’Indien ? Elle n’aurait su dire. Le teint foncé, en tout cas, et l’anglais d’un immigré récent.

Il lui tendit le carton taché d’huile, le reçu et le papier à signer. Puis il dévala l’escalier du perron quatre à quatre et s’engouffra dans la camionnette dont il n’avait pas éteint le moteur. Il s’apprêtait à redémarrer lorsque Liz avisa au bas des marches deux petits rectangles de papier cornés aux extrémités ; sans même prendre le temps de les ramasser, elle cria « Attendez ! » en faisant au livreur de grands gestes de la main. Celui-ci parut hésiter à couper le contact, puis se décida et sortit du véhicule, l’air un peu ennuyé. La jeune femme s’élança vers lui, en agitant les deux photographies qu’il avait laissé tomber dans sa hâte et qu’elle venait de recueillir. Comprenant enfin de quoi il s’agissait, l’homme la remercia avec effusion et s’excusa de sa maladresse.

« Mes enfants, expliqua-t-il en montrant les deux clichés à Liz, qui n’avait pas eu le temps de les examiner.

-Oh, ils sont adorables, s’exclama-t-elle. Quel âge ont-ils ?

-Cinq semaines. Ils s’appellent Tashi et Dachen. Ils sont jumeaux.

-Mon Dieu, murmura Liz, incapable de détacher ses yeux des deux bouts de papier déjà froissés. Comme vous avez de la chance.

Le livreur lui adressa un sourire un peu triste.

-Oui, c’est la chance, mais pour ma femme c’est difficile. Elle est très fatiguée et nous avons besoin de plus de l’argent. Nous avions pensé un enfant.

-Je comprends, s’entendit-elle répondre. Ce doit être très difficile.

Partagée entre la compassion pour cette famille confrontée à une situation inattendue et un fort sentiment d’injustice, elle ne put s’empêcher de demander :

 -N’avez-vous pas songé à… avorter, si vous ne pouviez pas les accueillir ?

 Le sourire de l’homme disparut.

 -Si, moi j’ai pensé. Chomden, ma femme, elle ne voulait pas. Nous sommes heureux maintenant.

 -Vos bébés sont magnifiques, reconnut Liz, le cœur serré. »

 Le livreur inclina la tête pour prendre congé et repartit plus lentement vers sa camionnette. Avant qu’il ne referme la porte, Liz lui lança : « Bonne chance ! ». Elle ne sut pas s’il l’avait entendue dans le vrombissement du moteur.